

ROGER BÉTEILLE
Sel rouge

roman



ROUERGUE

Présentation

1643 : Louis XIV est fait roi à cinq ans. Cet enfant sait-il seulement, qu'à plus de cent lieues de Paris, des paysans se révoltent ? Ces Croquants du Rouergue et du Quercy, écrasés d'impôts et d'humiliations, cernent les villes et les bourgs, et croient ainsi exorciser leur misère. Parmi eux Jean Lafourche hésite entre sa répulsion profonde pour la violence et le sentiment de plus en plus intense qu'il doit prendre part à la lutte. Cet engagement le mènera jusqu'à la tête de cette rébellion du dernier espoir.

Du Ségala à la forêt de Gresigne, en passant par la Catalogne, Roger Béteille, tour à tour romancier et historien, nous raconte la destinée dramatique de ce chef méprisé des Croquants, pour lequel la défense des valeurs essentielles que sont l'amour, l'amitié et la liberté, peut se payer au prix fort.

Roger Béteille est l'auteur d'une œuvre romanesque importante, fortement enracinée en Rouergue, tantôt intimiste, tantôt tendue par une intrigue puissante, par une saga personnelle ou familiale. Sa grande puissance stylistique lui a valu de nombreux prix littéraires.

Photographie de couverture : ©Dominique Viet

© Éditions du Rouergue, 1988, 2015

www.lerouergue.com

ISBN : 978-2-8126-1374-6

ROGER BÉTEILLE

Sel rouge

roman

ROUERGUE

I

Les quatre hommes étaient tous de haute taille, en particulier deux d'entre eux. Ils portaient des armes, et ils avançaient sur le chemin.

Le chien maigre les regardait venir. C'était une grande bête grise et noire, mâtinée de misère, que dans le pays on appelait labric. Bâtard. Ses flancs étaient plats, soulignés d'os saillants, mais on sentait que l'animal aimait son maître et le défendrait. De jour comme de nuit.

La petite maison, bâtie en pierres sèches se détachait du hameau de quelques dizaines de pas seulement. Le toit, en lauzes épaisses de schistes, écrasait les murs bas. On avait de la peine à deviner si cette bâtisse était habitée. Elle aurait pu simplement servir de poulailler ou de séchoir à récolte, comme les autres constructions qui se dispersaient dans les jardins et les champs serrés sur la pente. Cependant une fenêtre, à côté de la porte, indiquait que quelqu'un vivait là. Cela ne devait pas être désagréable car l'endroit se réchauffait au soleil et on y profitait d'une vue ample sur le gros bourg de Najac.

Le plus rassurant sans doute était d'apercevoir l'église du premier regard. Sur son promontoire. Elle s'élevait, sévère, prodigieusement massive et haute, mais il émanait de la façade travaillée par des mains patientes, une toute-puissance douce, qui semblait devoir protéger les habitants de la profonde vallée coupant les plateaux froids.

Le chien, attentif, se redressa. Il venait de comprendre qu'un danger auquel il n'avait jamais dû faire face jusque-là menaçait soudain ceux sur qui il veillait, parce que c'était justement là son métier. Et une sorte de devoir.

Il laissa s'approcher encore un peu les hommes, les oreilles rabattues vers l'arrière, de plus en plus hostile. Mais, d'abord, il n'aboya pas. Soudain il bondit en avant et il attaqua les arrivants. Puis, il ne recula que lentement, accroché aux cailloux blancs du chemin de toute la force de ses ongles. Il ne cédait un pouce de terrain que lorsque les gens de papier et les soldats allaient le toucher et qu'il se trouvait ainsi à portée d'un coup de pied. Dans cette bataille, qu'elle savait perdue d'avance, la bête montrait de l'intelligence, hardie et prudente dans chacun de ses mouvements, donnant fort de la voix, faisant tout le bruit possible.

Les hommes cernèrent le chien devant la marche unique qui précédait la porte de la maison. Un des deux soldats saisit son fusil, le retourna sans se presser, tenant le canon à deux mains. Il abattit l'arme sur le cou du labric, qui tomba sur le côté.

— Tu l'as soigné ! rigola l'autre. Regarde-le : il voit les étoiles en plein jour.

Les pattes de l'animal ne battirent que deux ou trois coups, avant de s'immobiliser. La langue sortait des mâchoires entrouvertes. On eût pu penser qu'il s'était simplement couché ainsi parce qu'il faisait très chaud. Seul un filet de sang coulant d'une oreille portait témoignage de la violence des hommes.

– Cette saloperie ne valait pas une cartouche, trancha le sbire, satisfait de lui-même et d'avoir économisé de la poudre.

Les deux agents des gabelles s'étaient tenus prudemment en arrière car ils ne manquaient pas d'expériences désagréables. Dans toute la région on pouvait croire que les chiens se défendaient mieux que leurs maîtres, tant il se produisait d'accidents chaque année, à cause de ces bêtes, au cours des saisies. Et puis, cet animal-là, qui avait d'abord laissé venir sans aboyer, devait être mauvais, à n'en pas douter. Chien qui jappe ne mord pas, pensa le premier préposé en considérant, indifférent, la dépouille efflanquée. Vis-à-vis de celui-ci les soldats avaient bien réagi. Et rapidement !

– On enfonce ? demanda le plus grand d'entre eux, un véritable géant, avec un cou de taureau.

– Attendez, dit l'agent de la gabelle. On prendra ce qu'on pourra trouver, mais ne cassez rien.

– Il faut lui laisser la porte à cette catin, tout de même, ricana l'autre.

– Ouvrez ! cria le préposé d'une voix menaçante.

La lumière brutale de l'après-midi ensoleillée frappa la forme noire comme le claquement sec d'une gifle. Elle recula brusquement vers le fond de la pièce unique et se plaça sous le manteau de la cheminée,

qui était enjolivé d'un bandeau de tissu brodé de fil rouge. Seule décoration de la cuisine pauvre, cette sorte de frise naïve faisait penser que la femme était capable d'aimer les choses belles.

– Tu es bien la veuve Guilhem ? demanda le gabeleur, sûr de lui.

– Oui, mon homme a été tué aux bois l'an dernier.

– Garde ça pour ta gouverne. C'est avec toi que je veux causer aujourd'hui.

La femme paraissait encore jeune. On ne pouvait pas croire, en la voyant, qu'elle se trouvât déjà veuve. Peut-être n'avait-elle pas plus de vingt ans. Les soldats la regardaient avec des yeux sales, tandis que les hommes du sel se consultaient pour savoir comment ils allaient mener le plus vite possible leur procédure. A quoi bon perdre du temps avec des gueux qui possédaient juste la chemise leur couvrant le haut du cul ?

Elle avait la peau très brune. Son corps était plein sous les vêtements sombres et il émanait de cette femme trop tôt déflorée une espèce de tristesse douce.

– Tu reconnais que tu as traité avec le faux-saunier et que tu trafiques du sel de contrebande dans tous ces villages crotteux ?

– Je n'ai rien fait de mal, gémit la veuve

– Ne mens pas par surcroît. Ça te coûtera très cher. Les gens parlent, triompha sentencieusement le préposé.

– C'est des menteries ! Et puis le sel coûte trop cher aux pauvres, pour la soupe et le cochon.

– Tu vois ! On va y arriver.

L'agent principal des gabelles se tourna d'un coup vers son scribe et lui intima l'ordre de dresser le procès-verbal nécessaire. Il dicta lui-même les premières phrases, pour qu'aucune virgule ne manquât et qu'on ne pût pas lui chercher des poux un jour. Avec les gens de justice on ne savait jamais... Il s'en trouvait parfois qui regardaient le peuple.

– L'an mil six cent vingt-deux, le dix-huit avril à deux heures de l'après-midi...

Puis une envie inexplicable de parler vint au gabeleur : de se justifier, de faire mine de comprendre pourquoi tous ces paysans ignoraient les règles et les édits. Comme si le sel de contrebande eût été meilleur ! Peut-être aussi lui apparut-il qu'il devait sermonner avant d'exécuter la saisie. Cette femme de cul-terreux bravait la morale et les obligations de tout sujet. Voler le Roi était plus grave que voler tout court, se dit-il.

– Tu colportais du sel du Poitou, hein ? Je me demande bien pourquoi vous, les paysans, risquez les galères pour quelques onces de cette saleté. Il n'est même pas bien épuré. Et les muletiers vous volent sur le poids.

– Celui de Peccaïs est trop cher. Et puis il n'arrive plus à cause des maladies qui traînent en Languedoc. Vous savez bien que personne ne veut plus aller là-bas. Vous ne voudriez pas attraper la peste, vous !

– Arrête tes balivernes ! En Rouergue vous devez acheter le sel de la gabelle, celui de Peccaïs, pas un autre. Tu savais cela ?

– Oui, reconnut la veuve.

– Vous raisonnez comme des sabots, les Croquants ! Vous crèveriez pour économiser un seul sou. Note, ordonna le préposé au teneur de papiers.

Puis, il dirigea ses yeux successivement vers toutes les parties de la pièce. Il secoua deux ou trois fois la tête avec un mouvement d'incrédulité : il n'y avait rien à prendre dans cette bicoque.

– Nous allons procéder à une saisie conservatoire, décida-t-il cependant après un temps d'hésitation. Si tu étais capable de payer l'amende, on pourrait te rendre tes frusques.

La jeune femme se mit à pleurer. Mais c'était plus de honte que de désespoir. Sa poitrine se soulevait, avec des tremblements convulsifs. Il lui semblait que sa tête éclatait, parce que ces hommes voyaient sa misère. Ils la détaillaient dans leur inventaire, les gabeleurs consternés, les soldats rigolards. Ce regard porté par des étrangers semblait pire qu'une dénudation et la traversait comme un coup de couteau. Elle ressentit une douleur brutale à hauteur du cœur, puis elle se cacha instinctivement le visage dans les mains. Pourtant, quand les autres femmes du hameau lui rendaient visite, elle se sentait fière de leur montrer tout cela : la cuisine propre, la marmite de fonte que son mari et elle avaient acquise juste avant la mort de celui-ci, les étagères grossières ordonnées avec soin et, surtout, la frise de tissu autour de la cheminée. N'avait-elle pas mis un hiver entier à en broder deux comme celle-là ? Mais, elle éprouvait tant de joie de pouvoir en changer à son goût.

– Vous étiez les derniers des derniers, ton homme et toi ? Rien que cette vaisselle de cochons !

C'est pas Dieu possible, reprocha l'agent principal.

– Si vous prenez quelque chose il ne lui restera plus que son cul ! s'esclaffa le géant.

– Qu'est-ce que je note ? s'enquit le scribe.

– Une crémaillère à chaîne, une poêle sauteuse, une marmite. Quatre cuillers d'étain, annonça le commis après avoir fouillé dans les tiroirs d'un meuble massif, visiblement encastré dans le mur parce qu'on avait voulu économiser sur le bois qui initialement devait fermer le fond. Deux bancs. Et cette petite chaise.

– Non, hurla la malheureuse. Pas la chaise ! C'est pour le petit ! Pour mon Jean.

Elle arracha le siège paillé de seigle avec une violence surprenante et elle le plaça derrière elle, près de l'enfant, en leur faisant une protection dérisoire de son corps.

Puis, elle ressentit sa faiblesse et elle accepta de s'humilier. Une lueur passa dans ses yeux pendant une fraction de seconde, qui disait le renoncement de l'être. Elle consentait à tout oublier : la fierté qui l'avait tenue droite jusqu'à cet instant ; le chagrin d'entendre des insultes sous son propre toit, le désespoir de laisser emporter elle ne savait quoi encore ; la force de regarder en face les hommes du Roi : cette dignité qui ne cessait que lorsqu'ils vous crevaient les yeux.

– Par pitié, laissez-moi le *chaisou* ! implora-t-elle à nouveau. Mon pauvre homme l'avait fait pour que le petit se chauffe tout près du feu, l'hiver.

Elle s'était mise à genoux et elle joignait les mains, lamentable, vaincue. Elle ne paraissait plus elle-même. C'était comme si elle consentait à se

prostituer et elle attendait leurs dires, complètement à leur merci.

– C'est bon. Relève-toi, marmonna l'agent des gabelles gêné par cette scène insoutenable.

– Allez ! relève-toi ! répéta un des soldats.

Il la saisit par derrière et il en profita pour lui mettre la main aux seins. Elle ne se défendit même pas : elle n'avait plus aucune volonté.

– Pour l'heure on va prendre la marmite, trancha le préposé. Tu as de la chance : je te laisse la crémaillère et la poêle. Mais, on reviendra s'il le faut.

Puis, il fixa la jeune veuve droit dans les yeux. Il était tout à coup incroyablement heureux de l'anéantissement de cette femme. Il comprit qu'il pouvait la briser, qu'il la tenait, là, dans sa main de gratte-papier honni de tous. Et que cela durerait des secondes, des minutes ou une heure, selon son bon plaisir. Pour la femme c'était plus long que ne serait toute sa vie.

Il prit un air suffisant, qui gonfla les veines de ses tempes et de son cou. Elle attendait ce qu'il allait dire, hébétée encore, toujours soumise.

– Tu as eu peur pour ta chaise, hein ? que voulais-tu que j'en fasse ? Que je la vende à un nain ?

Il rit bruyamment, heureux de sa fine plaisanterie qui fit aussi s'esbaudir les autres. Il était enjoué comme une fille rosière, lorsqu'il pensa à une dernière précaution.

– Vous, dit-il aux soldats, fouillez-moi ça. On ne sait jamais.

Les reîtres grossiers versèrent tout sens dessus dessous. Ils cassèrent des pots de terre qui se trouvaient

sur la cheminée et couvrirent le sol de la pièce de hardes tirées sans précaution du placard. Ils ne trouvèrent rien et ils devinrent furieux.

Enfin ils s'attaquèrent au lit. Ils arrachèrent les couvertures et les draps rêches, puis le matelas mince, mais qui sentait la laine pure et chaude. Il reposait sur une paillasse de balles de maïs. Ils la jetèrent à terre et les fines enveloppes blanchâtres se répandirent jusqu'à la porte, légères. Alors, sous le bois de lit, ils trouvèrent un petit sac. Il ne devait pas contenir plus de deux livres.

Le géant éventra la toile grise. Le sel du Poitou coula lentement sur les planches rugueuses, façonnées à la scie de long. L'agent des gabelles ne se contenta plus. Il gifla la jeune femme si violemment que sa tête alla de droite à gauche, comme l'eût fait un de ces automates dont, disait-on, s'amusaient les enfants des princes.

— Salope ! hurla l'homme. Tu as tous les vices. Si je ne m'étais pas méfié tu nous faisais marrons.

Il donna aussitôt un coup de pied furieux dans le petit tas de sel. Il écrasa la substance grisâtre, la souillant avec une espèce de plaisir sauvage. La femme aurait ainsi la peine de ramasser le sel de fraude sans pouvoir l'utiliser. Ce serait une brûlure plus cuisante que si on le lui eût versé sur une plaie ouverte.

Les quatre individus sortirent. Le teneur de plume portait la marmite, noircie de fumée encore fraîche. Le premier agent des gabelles du Roi craignit que ce cochon ne tachât les papiers.

— Donne ton écritoire, sacré Dieu ! ordonna-t-il.

Lorsqu'ils arrivèrent à Najac la chaleur du milieu de l'après-midi devenait étouffante. Il ferait peut-être de l'orage avant la nuit et, déjà, la moiteur montait des bords de la rivière, qui léchait depuis des jours la roche des méandres car les eaux restaient hautes ce printemps. Comme à chaque fois que le tonnerre allait battre son écho de versant à versant, des nuées d'éphémères naissaient au-dessus des rares biefs d'eau calme, volaient une heure ou deux, puis mouraient. Il y avait dans ces traînées d'insectes mous quelque chose d'incertain et de trouble. C'étaient des moments, affirmaient les pêcheurs de l'Aveyron, où arrivaient ensemble parfois le pire et le meilleur. On ressentait d'ordinaire une lassitude dans tout le corps, mais une excitation brutale, des pulsions inexplicables emportaient les plus calmes, certains soirs comme celui-là.

– De nuit ou de jour il tient toujours une barrique en perce, constata avec satisfaction un des traîneurs de sabre, en voyant que le bouchon de paille était mis. Celui-ci indiquait qu'on servait à boire à cette heure. La meilleure enseigne !

Les gabelous et les soldats entrèrent dans l'estaminet qui se trouvait sur un angle de la place. L'aubergiste jouait le fort en gueule, avec des manières abruptes, mais il n'avait guère d'égal dans la contrée pour le vin. Il en servait, venant des vignes du cru. Excellent. A croire que les vigneronns d'ici possédaient un secret pour apprivoiser le soleil sur ces pentes, où chaque parcelle n'atteignait pas la taille d'une pissée de poule. Mais si on voulait mettre quelques sols de plus à la chopine, le cabaretier descendait jusqu'à une barriquette, soigneusement cerclée, consacrée d'année